

120.2.508  
**ROGER-BONTEMS,**

OU

**LA FÊTE DES FOUS,**

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par MM. HENRI DUPIN et FAVART;

*Représentée pour la première fois, à Paris, sur le*  
THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, le 27 Mars 1809.

~~~~~  
Prix : 25 sous.  
~~~~~

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉÂTRE DU  
VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de  
Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29,  
vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

132234-B Google

**P E R S O N N A G E S .     A C T E U R S .**

<b>ROGER-DE-COLLERYE ,</b> surnommé <b>BONTEMS.</b>	<b>M. SAINT-LÉGER.</b>
<b>ARMAND-DE-GIVERLAY ,</b> conseiller au Parlement.	<b>M. CHAPELLE.</b>
<b>VICTOR ,</b> fils d'Armand , jeune officier.	<b>M. AUGUSTE S.-ESTÈVE.</b>
<b>ELOI ,</b> vieux domestique d'Ar- mand.	<b>M. JOLY.</b>
<b>UN AVOCAT.</b>	<b>M. SEVESTRE.</b>
<b>UN COMMISSAIRE ,</b> envoyé de François Ier.	<b>M. FONTENAY.</b>
<b>UN HUISSIER.</b>	<b>M. EDOUARD.</b>
<b>ADELE ,</b> nièce de Roger.	<b>Mlle. DESMARES.</b>
<b>Habitans composant la Société des Fous.</b>	

*La Scène est à Dijon.*



**A V I S .**

**Tous les Exemplaires , non signés de l'Editeur , seront  
réputés contrefaits.**

---

---

# ROGER-BONTEMS.

---

---

( *Le théâtre représente une place publique ; on aperçoit au fond une vue de paysage ; à droite, sur le premier plan, l'hôtel du conseiller Armand de Giverlay, du même côté, sur le second plan, un escalier gothique descendant d'un des faubourgs de la ville ; à gauche, sur le premier plan, la maisonnette de Roger-Bontems ; près de la porte est un banc et une table de pierre. Le jour commence à paraître.* )

---

---

## SCENE PREMIERE.

ADELE, seule.

( *Elle sort mystérieusement de chez Roger.* )

Bon ! mon oncle n'est pas réveillé, sa goûte le fait un peu moins souffrir dans ce moment-ci ; il est à peine jour, nous aurons le temps de causer tout à notre aise...

( *Regardant de tous côtés.* ) Pas encore ici !.... ( *S'approchant de la maison du conseiller, et appelant :* ) Victor...

Victor... Mais voyez un peu, toujours la première au rendez-vous.... ( *On entend le refrain de l'air suivant.* )

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! j'entends du monde ; ce n'est pas Victor !... cachons-nous, car je ne sais ce que l'on dirait de moi si l'on me voyait déjà sortie.

( *Elle se retire près de la croisée de la maison de Roger.* )

---

---

## SCENE II.

ADELE, plusieurs FOUS.

( *Ils arrivent éclairés par des flambeaux, carillonnant avec des tambourins, des tambours de basques, des triangles et des clochettes ; un d'eux porte un guidon, sur lequel est peint une figure de la Folie, au-dessous de laquelle sont écrits ces deux vers.* )

« Le monde est plein de fous, et qui n'en veut pas voir,  
« Doit se tenir tout seul, et casser son miroir.

LE CHOEUR.

Air du Carillon.

Carillonnons,  
Proclâmons  
Partout la fête ;  
Que par ce bruit  
Tout le monde en soit instruit.

## PREMIER FOU.

Par nos chansons  
 Invitons  
 Que l'on s'apprête,  
 Et qu'aujourd'hui  
 Le plaisir chasse l'ennui.

T O U S.

Carillonnons, etc.

( Quelques groupes d'habitans paraissant sur la montagne et sur l'escalier pour entendre la proclamation. )

## PREMIER FOU.

Habitans de notre bonne ville de Dijon, au nom et comme hérault de la société des Fous, célèbre parmi nous depuis nombre de siècles, nous vous invitons à vous trouver sur cette place, une heure après le lever du soleil pour vous rendre delà à l'hôtel-de-ville où l'on procédera à la nomination d'un nouveau président. Qui-conque manquerait à cette invitation, sans pouvoir nous donner d'excuses recevables, nous mettrait dans la nécessité de saccager sa maison, d'envahir ses biens, ainsi que nos réglemens nous le prescrivent.

Allons, camarades, continuons.

( Ils sortent tous en reprenant le refrain. )

Carillonnons, etc.

## SCENE III.

ADELE, seule, avec impatience.

A merveille, M. Victor, vous vous faites toujours attendre ; déjà les rues se remplissent de monde... Ah ! je vais le gronder bien fort : je ne sais pourtant si c'est trop la peine, car j'ai beau me plaindre de venir la première au rendez-vous, quand nous sommes ensemble, je voudrais toujours m'en aller la dernière. Voilà comme ils sont tous, il y a quinze jours il était plus exact.

## R O N D E A U.

Air : *Voyez donc quel tourment.* ( De l'Épicier. )

Voyez comme il vient tard ; ( bis. )

Il m'afflige,

Il me néglige,

Ah ! ces hommes la plupart,

Oui vraiment la plupart,

Après le premier prestige  
 Restent toujours en retard.

Lorsque je suis mécontente  
 J'ordonne bien son départ ;

Mais hélas ! s'il se présente ,  
Je sens là qu'il est trop tard.  
Voyez comme il vient tard , etc.  
Mais c'est d'un mauvais présage ,  
Un amant qui vient si tard  
Sera toujours en retard ,  
Après six mois de ménage.  
Voyez comme il vient tard , etc.

---

*SCÈNE IV.*  
VICTOR , ADELE.

VICTOR.

Ah ! c'est toi , mon aimable amie ?.... Eh ! bien , tu me fuis ?....

ADELE , boudant.

Oui , monsieur.

VICTOR.

Tu m'en veux , peut-être , de ce que je suis venu si tard ; mais tu sais que je couche auprès de mon père...

ADELE.

Ça ne vous empêchait pas de vous lever plutôt.

VICTOR.

Mais , ma bonne amie....

ADELE.

Eh , monsieur , que c'est vilain de faire le paresseux , et de dormir tandis que la pauvre Adèle veille.

VICTOR.

Tu n'en es pas moins toujours présente à mon imagination.

Air : *J'apprends qu'un jeune prisonnier.* ( *D'une Heure de Folie.* )

Aux accens d'une douce voix ,  
Je crois entendre mon Adèle ;  
Si je vois un joli minois ,  
Il me retrace mon Adèle ;  
Si tout seul je parcours les champs ,  
C'est pour penser à mon Adèle ;  
Si je m'endors quelques instans ,  
C'est encor pour rêver d'Adèle.

ADELE.

Tu ne me trompes pas ? Allons , je ne suis plus fâchée ; mais vous ne me faites pas compliment , tu ne vois pas comme je me suis fait belle ; dam' c'est que c'est aujourd'hui la fête des Fous , ils doivent nommer un président pour cette année , et tout le monde ici doit être gai.

VICTOR.

C'est bon pour M. Roger-Bontemps , qui , malgré un

procès et d'assez tristes affaires , n'en rit pas moins...  
mais nous autres.....

A D E L E .

Que veux-tu dire ?

V I C T O R .

Tiens , je ne puis rien te taire , mon père m'a défendu  
de te voir, et il a chargé ce maudit Eloi de veiller à l'exé-  
cution de ses ordres.

E L O I , *ouvrant sa lucarne.*

J'ai entendu un certain bruit, voyons, voyons. Ah ! je  
ne me suis donc pas trompé, descendons vite.

A D E L E , *sans avoir entendu Eloi.*

Ah ! mon dieu , mon ami , comment faire ?

V I C T O R .

Redoubler de précautions pour dérober la connaissance  
de nos petits rendez-vous.

A D E L E .

Non , mon ami , il vaut mieux que j'en parle à mon  
oncle , ce matin ; il arrangerait tout cela dans la journée,  
et l'on pourrait nous marier ce soir.

### S C E N E V .

A D E L E , V I C T O R , E L O I .

E L O I , *arrivant en bonnet de nuit, et ayant entendu la  
dernière phrase.*

Ce soir !... c'est ça ; que ne vous mariez-vous tout de  
suite , sans parens ni notaire , ça serait plutôt fait. Ah !  
je vous y prends , monsieur , vous croyez que je ne me  
reveillerai pas , vous saisissez l'instant où nous avons  
été souper en ville et où le papa s'en est tapé comme à  
l'ordinaire pour donner vos rendez-vous.....

V I C T O R et A D E L E .

Mon cher Eloi , le hasard....

Monsieur Eloi , le hasard.....

E L O I .

Ah ! mon dieu oui ; Mademoiselle fait la partie d'y  
venir , vous y venez exprès , et vous vous y rencontrez  
tous les deux par hasard ; je connais cela.

V I C T O R .

Veux-tu que je te parle franchement ?

E L O I .

Non , non , ne me parlez pas franchement , car vous ne  
me diriez pas un mot de vrai.

A D E L E .

Ah ! M. Eloi , je puis vous assurer que nous ne parlions

pas d'amour ; bien au contraire , car nous parlions de vous.

VICTOR.

Oui, elle me faisait ton éloge.

ADELÈ.

Je lui disais que vous aviez bien de l'esprit , que vous étiez bien aimable . ; .

ELOI.

Mais . . . mais . . . il faut avouer que vous aimez bien à mentir ?

VICTOR.

Oui, mon ami, nous disions . . .

ELOI.

Ah ! qu'on ne m'en donne pas à garder.

VICTOR, *fouillant à sa poche.*

Il est, mon cher Eloi, des moyens d'accommodemens.

ELOI.

Ah ! pour ce qui est de me corrompre , impossible ; on ne serait pas bien venu de m'engager à tromper un homme tel que M. Armand de Giverlay.

VICTOR.

Je sais bien que tu dois ce que tu es à mon père.

ELOI.

C'est sur-tout à cause de notre ancienne amitié ; car, au bout du compte , il m'a bien aussi des obligations.

*Air : De la parole.*

S'il a toujours eu très-grand soin  
De bien payer mes bons offices,  
Disons, aussi, qu'il a besoin  
Souvent de mes petits services.  
Je guide ses pas chancelans,  
Quand il a bu mainte bouteille ;  
Il me fait du bien je le sens,  
Mais s'il me soutient je lui rends,  
Presque tous les soirs ( bis. ) la pareille.

VICTOR.

Eh bien, puisque mon père t'a de si grandes obligations, tu pourrais bien me rendre des services, si tu voulais . . .

ELOI.

Pour épouser mademoiselle ? non , certainement , je n'aime pas assez M. Roger-Bontems pour cela, et je cours prévenir le papa...

ADELÈ et VICTOR.

*Air : De M. Doche:*

Comment  
Tu veux , méchant,  
Nous découvrir  
Et nous trahir ;

( 8 )

Mais à vingt ans,  
Dans ton printemps,  
Tu fus pourtant  
Amant.

E L O I.

J'en jure, sur mon âme,  
Je fus, et c'est constant,  
Le mari de ma femme;  
Mais jamais son amant.

A D E L E et V I C T O R.

Comment  
Tu veux, etc.

V I C T O R , à Adèle.

J'entends mon père, sauvons-nous.

(Adèle rentre, et Victor s'échappe par le fond du théâtre.)

---

S C E N E VI.

A R M A N D , E L O I.

E L O I , sans voir Armand.

Oui, Monsieur, je me crois en droit de vous dire que vous êtes un étourdi, un mauvais sujet, un libertin...

A R M A N D.

Comment, comment un libertin ?

E L O I.

Ah! Monsieur, je suis sûr que vous allez dire comme moi. Je viens de surprendre M. Victor qui en conte toujours à la nièce de ce maudit Roger-Bontems, malgré la défense que nous lui en avons faite; depuis qu'il est revenu de son régiment, il n'est plus reconnaissable.

A R M A N D.

En conter à cette petite fille, je n'entends pas cela. Voilà comme sont ces diables de militaires, ils soumettent les belles comme les ennemis de la France.

E L O I.

Si j'étais à votre place je défendrais encore plus sérieusement à votre fils de fréquenter les Roger-Bontems, et je n'attendrais pas davantage pour le paiement des quarante écus que vous leur avez prêtés à si mince intérêt.

A R M A N D.

Tu sais bien que d'après les sages avis j'ai déjà commencé les poursuites...

E L O I.

Et nous avons sagement fait; mais nous devons continuer.

A R M A N D.

Tu en veux furieusement à ce-pauvre Roger.



E L O I.

Certainement que je lui en veux et beaucoup : il y a bien de quoi, un goguenard, qui dit pis que pendre de vous.

A R M A N D.

Comment de moi ?

E L O I.

Oui, de vous. Il dit.

*Air : Ton humeur est Catherine.*

Ce conseiller d'importance,  
Ne comprend rien aux procès,  
Et pour voir son ignorance,  
Il faut le voir au palais ;  
Il se sert de subterfuges  
Pour rester toujours muet,  
Et fait, comme bien des juges,  
Il opine du bonnet.

A R M A N D.

Du bonnet ! l'insolent.

E L O I.

Bah ! il dit bien pis encore. N'a-t-il pas eu le front de dire que toutes les fois que je montre mon nez à notre porte, je ressemble à un... à un nommé Cerbère, et depuis ce temps là, dans le quartier, on ne m'appelle plus que le vieux Cerbère.

A R M A N D, à part.

Ces poètes embellissent tout.

*ADELE, entr'ouvrant la porte de Roger.*

Ecoutez.

E L O I.

D'où je conclus que nous ne devons pas attendre plus long-temps pour le remboursement de l'argent que nous avons prêté à ce Roger.

A R M A N D.

D'après les fortes raisons que tu viens de me donner, va passer ton habit, et nous irons ensemble.... ( *On entend le prélude de l'air suivant.* ) Mais qu'est-ce que j'entends là ?

*ELOI, court au fond du théâtre.*

C'est la fête des Fous ; irons-nous, monsieur ?

A R M A N D.

Oh ! bah, bah ; j'y assistais autrefois, mais cela coûte toujours quelque chose ; rentrons, nous ferons notre visite après. Ferme bien la porte ; ils nous croiront sortis.

( *Ils rentrent.* )

*ADELE, sortant tout-à-fait.*

Ah ! c'est un bien méchant homme que ce M. Eloi.

SCENE VII.

ADELE, PEUPLES COMPOSANT LA SOCIÉTÉ DES FOUS.

CHŒUR, dans la coulisse.

Air: *Ronde d'Aline.*

Enfans de la Folie,

( *D'autres répondent du côté opposé.* )

Enfans de la Folie,

( *Ils entrent tous.* )

Enfans de la Folie,  
Jamais de noir chagrin,  
Egayons notre vie  
Par un joyeux refrain;  
C'est un refrain  
Qui met en train,  
Un refrain  
Qui met en train.

Eh! non, non, non, jamais de noir chagrin,  
Chantons toujours les dieux de l'amour et du vin.

Enfans de la Folie, etc.

LE PREMIER FOU.

Air: *Vaud. de au Feu.*

Des fous, chemin faisant,  
Augmentons la cohorte,  
Et frappons en passant,  
Frappons à chaque porte,  
Et pan, pan, pan,  
Vite que chacun sorte,  
Et pan, pan, pan,  
Venez tous à l'instant.

LE CHŒUR, en frappant à plusieurs portes.

Et pan, pan, pan,  
Venez, etc.

ELOI, se montrant à sa lucarne.

Chut, chut, frappez plus loin, nous n'y sommes pas.

PREMIER FOU.

Ah! tu ne veux pas ouvrir ta porte? ah! c'est bon..

TOUS.

Oui, c'est bon.

LES DEUX PREMIERS FOUS.

Air du *Vaudeville de Nice.*

On nous éloigne de céans,  
Notre présence irrite,  
Chez notre ami Roger-Bontems,  
Nous entrerons de suite.

A D E L E.

Ah ! messieurs , mon oncle sera bien fâché ; il est malade , il ne pourra pas vous voir.

ROGER , *sur le seuil de sa porte , tenant d'une main un broc , et de l'autre plusieurs timbales.*

Que dis-tu là ?

*Suite de l'air.*

Pour garder mon peu de santé,  
Je n'admets pas la faculté ;  
Mais des amis de la gaité  
Je reçois la visite.

L E C H O E U R.

Pour garder son peu de santé,  
Il n'admet pas la faculté ;  
Mais des amis de la gaité  
Il reçoit la visite.

ROGER , *distribuant des timbales et versant du vin.*

Allons , mes amis , trinquons ensemble...

P R E M I E R F O U.

Toujours le même.

R O G E R.

Eh ! vive dieu , je ne changerai même pas quand j'irais rendre visite au sombre Pluton.

D E U X I E M E F O U.

Eh bien , le dieu des morts pourra se vanter d'avoir chez lui un bon vivant.

R O G E R.

*Air : Quand les bœufs vont deux à deux.*

Quand pour passer le Cocyte,  
Caron me criera , viens vite,  
J'emporterai mon vieux vin :  
A mon pilote maussade ,  
J'en verse pleine rasade ,  
Et tous deux le verre en main ,  
Et tic , et tic , et toc , et tic , et toc , et tin , tin , tin ,  
Nous ferons , le verre en main ,  
Tous deux gaiement le chemin.

L E C H O E U R. ( *Ils trinquent tous.* )

Ils feront , le verre en main ,  
Tous deux gaiement le chemin.

R O G E R.

*Même air.*

Quand Orphée au sombre empire,  
Chantait son triste martyr,  
On dormait à ses concerts ;  
Mais en trinquant en cadence ,  
Moi , je prétends mettre en danse

Le dieu même des enfers...  
Et tic, et tic, et toc, et tic, et toc, et tin, tin, tin.  
Pour dauser un tel refrain,  
Vaut celui du tambourin.

LE CHOEUR ( *Ils trinquent tous.* )

Pour danser un tel refrain,  
Vaut celui du tambourin.

PREMIER FOU.

Nous allons procéder à la nomination d'un président,  
et nous venons, mon cher Roger, te chercher pour être  
des nôtres.

ROGER, *portant la main à sa jambe.*

Oh! de partout les diables, voilà un petit obstacle qui  
s'y oppose malgré la bonne envie que j'en ai, ma maudite  
goûte me retient là, et je n'ose pas me risquer, de  
peur de faire comme tant de gens.

( *Pendant les couplets suivans, Adèle apporte sur la  
table un écritoire, et les cahiers de Roger.* )

Air : *Lon, lan, la.* ( De Piron. )

Maint étourdi qui n'écoute  
Que ce qu'il s'est fourré là,  
Veut aller coute qui coute ;  
Qu'arrive-t-il de cela ?  
Et lon, lan, la,  
A moitié route,  
Et lon, lan, la,  
Il reste là.

LE CHOEUR.

Et lon, lan, la, etc.

ROGER.

*Même air.*

Au début de son ouvrage,  
L'auteur dit qu'il surprendra,  
Que vers le Pinde il voyage,  
J'y crois mon homme déjà ;  
Et lon, lan, la,  
Tournez la page,  
Et lon, lan, la,  
Il reste là.

LE CHOEUR.

Et lon, lan, la, etc.

ROGER.

*Même air.*

Certain vieillard hypocondre,  
Se vante qu'il parlera ;  
Sa femme pour le confondre,  
La nuit lui dit ; me voilà.

Et lon, lan, la,  
Il vent répondre,  
Et lon, lan, la,  
Il reste là.

LE CHOEUR.

Et lon, lan, la, etc.

ROGER.

Air : *Quand on est connu.* ( Du Val-de-Vire. )

Il faut, mes enfans,  
Il faut qu'on me quitte;  
Mais revenez vite  
Voir Roger-Bontems.

LE CHOEUR.

Il faut, pour un temps,  
Il faut, etc.

ROGER.

Je veux à l'instant,  
Comme il est d'usage,  
Offrir mon hommage  
À ce président.

LE CHOEUR, *en sortant.*

Il faut, etc.

SCÈNE VIII.

ROGER, ADELE.

( *Adèle ramenant Roger sur le devant de la scène.* )

ROGER, *s'asséyant.*

Ouf, qu'il est bou de s'asseoir.

ADELE.

Souffrez-vous beaucoup ce matin, mon oncle ?

ROGER.

Comme à l'ordinaire ; mais la visite de ces braves gens  
m'a tout ragaillardé.

ADELE.

Je ne suis pourtant pas fâchée qu'ils soient partis.

ROGER.

Et pourquoi cela ?

ADELE.

Par ce que j'ai quelque chose de bien pressé à vous  
dire.

ROGER.

Oui dà, allons parle, mon enfant.

ADELE.

Vous connaissez bien, M. Victor, ce jeune militaire...

ROGER.

Le fils du conseiller Armand, notre voisin ?

ADELE.

Eh ! bien, mon oncle, c'est qu'il est amoureux de moi.

ROGER.

Et tu l'aimes aussi ?

ADELE.

Oui, beaucoup, et je voudrais l'épouser.

ROGER.

Mais sais-tu ce que c'est que le mariage ?

ADELE.

Non, mon oncle, mais si vous vouliez...

ROGER.

Je ne blâme pas qu'une jeune personne cherche à s'instruire ; mais à ton âge on ne sait pas que le mariage est souvent un malheur.

ADELE.

Mon oncle, je ne l'ignore pas, je sais bien que vous avez raison.

*Air du Vaudeville de l'Etourderie.*

On se laisse, avec trop d'ardeur,  
Par le mariage séduire,  
Oui, cette chaîne est un malheur,  
On n'a pas tort de nous le dire ;  
Mais on est femme, on sent son cœur,  
On prend un époux et pour cause...  
C'est un malheur ; mais ce malheur  
Est bon à quelque chose.

ROGER.

Ah ! puisque tu ne peux pas te passer d'un époux. . .

ADELE.

Non, mon oncle, je ne peux pas m'en passer.

ROGER.

Allons, soit, tu ne choisis pas mal ; ce mariage me convient d'autant mieux, qu'en épousant le fils de ce vieux richard, c'est un moyen tout naturel de m'acquitter envers lui, de l'argent qu'il m'a prêté... Justement je crois l'entendre, nous allons lui en toucher deux mots.

ADELE.

Non, non, je n'ose pas rester là, je me sauve.

ARMAND, dans sa maison.

Eloi, allons, Eloi.

ROGER, à Adèle qui est sur le point de rentrer.

Vive dieu, repose toi sur moi, je vais lui parler de cette affaire avec tout le pathétique dont je suis suscep-

## SCENE IX.

ROGER, ARMAND, ELOI.

ARMAND, *sortant de sa maison, et regardant au fond du théâtre.*

Enfin, ils sont donc partis.

ELOI, *bas à Armand.*

Monsieur, monsieur, courage, voilà notre homme.

ROGER.

Serviteur, voisin. Eh ! par quel hasard n'assistez-vous pas à la fête, vous êtes de la société pourtant, prenez-y garde, cela peut vous jouer un mauvais tour.

ARMAND.

Comment, un mauvais tour ?

ROGER.

Vous connaissez les réglemens des Fous ; quand après leur invitation, on manque d'assister à leur assemblée, ils ne respectent rien, et quoique vous soyez conseiller...

ARMAND.

J'ai vu trop long-temps ces extravagances, j'ai autre chose en tête.

ROGER.

En effet, vous avez l'air tout soucieux ce matin.

ARMAND.

J'ai peut-être sujet de l'être.

ROGER.

Faites comme moi.

*Air : j'ai vu la Meunière.*

Se moquer des évènements,

Railler la sottise,

A table avec de bons vivans,

Rire des sots et des méchans,

Voilà la devise

De Roger-Bontems.

ARMAND.

Ce n'est pas là ce qui m'occupe, je songe à l'argent, et..

ROGER, *l'interrompant.*

Moi, ça ne m'embarrasse pas.

*Même air.*

Avoir toujours des bonnes gens,

L'honnête simplette,

Le cœur de nos bons vieux parens,

Une bourse... mais rien dedans !...

Voilà la richesse

De Roger-Bontems.

ELOI, *a part.*

Avec ça il ira loin.

R O G E R.

*Même air.*

Consoler les êtres souffrans,  
Que l'abus opprime,  
Le peu qu'il possède en tout temps,  
Le prodiguer aux indigens,  
Voilà la maxime  
De Roger-Bontems.

A R M A N D.

Superbé morale ; mais cependant.

*Même air.*

Donner des preuves en tout temps,  
D'inexactitude,  
Oublier, comme tant de gens,  
De payer ses engagemens ;  
Voilà l'habitude  
De Roger-Bontems.

ELOI, *bas à Armand.*

Bravo, monsieur.

R O G E R.

C'est là ce qui vous attriste, voisin, vive dieu, ne parlons pas de cela.

A R M A N D.

Monsieur, ne perdons pas le fil....

R O G E R.

Si, si, perdons, perdons....

ELOI, *bas à Armand.*

Je vous le disais bien, il veut vous faire perdre.

A R M A N D.

Monsieur, votre dette m'inquiète beaucoup ; j'ai besoin de mon argent.

R O G E R.

Attendez quelques jours, que risquez-vous avec moi ? mes affaires sont claires, j'ai un procès.....

A R M A N D.

Monsieur, je sais ce que c'est que les procès, ça ne finit jamais.

R O G E R.

Vous le savez mieux qu'un autre, monsieur le conseiller au parlement.

A R M A N D.

Si je n'ai que cet hypothèque....

R O G E R.

Eh ! morbleu ! si mon procès se prolonge, n'ai-je pas



la seconde édition de mes œuvres , sur le point de paraître ?

ELOI, *bas à Armand.*

Une seconde édition , la première est encore toute entière , chez maître Collin , le libraire.

ARMAND.

Vos œuvres , monsieur , vos œuvres , on en vend cinquante exemplaires et deux cent critiques.

ROGER.

C'est ce qui m'a engagé à publier cette autre édition , dont le succès n'est pas douteux , et voilà le fruit de la critique.

*Air du Vaudeville de M. Guillaume.*

Plus d'un auteur qui brille par son style ,  
A profité de ses sages avis ;  
Et sans ses détracteurs , Virgile  
Eût moins épuré ses écrits.  
Oui , la critique en poésie ,  
Pour l'écrivain d'un esprit fort ,  
Est un creuset d'où l'or de son génie  
Sort plus brillant encor.

ELOI, *bas à Armand.*

Entendez-vous un mot à tout cela ?

ARMAND.

Je ne me paie pas de tout ce galimathias.

ROGER.

Eh ! bien , cruel homme , il faut donc employer un argument contre lequel vous ne puissiez pas résister : j'ai une nièce , vous avez un fils , ils s'aiment tous deux tendrement , marions les ; je ne puis rien donner à ma nièce , il est vrai ; mais vous dotez votre fils ; vous faites les frais de noce , ma dette est le pot-de-vin de cette excellente affaire , et voilà tout arrangé.

ARMAND.

Tout arrangé !... Ah ! non content de ne pas me payer , vous osez m'insulter par des propositions aussi déraisonnables.

ROGER.

Comment déraisonnables ? c'est un moyen tout naturel de m'acquitter , je n'ai pas d'argent.

ARMAND.

Ah ! vous serez pourtant bien obligé de m'en trouver.

ROGER.

Eh ! quoi , voisin , de l'humeur ?

ARMAND.

De l'humeur ! c'est bien pis ; ( *En s'en allant.* ) vous allez voir , vous allez voir.

BLOI, *menaçant Roger.*

Oui, oui, vous allez voir. ( *A Armand, au fond du théâtre.* ) Monsieur, vous n'avez plus besoin de moi? je vais faire un tour à la fête.

SCENE X.

ROGER, *seul.*

Que prétend-il faire avec ses menaces? ma foi, je n'en sais rien. Au surplus qu'il fasse ce qu'il voudra, peu m'importe. Je n'ai rien à perdre, ainsi pourquoi m'affligerais-je?

*Air : Le magistrat irréprochable.*

Quand des événemens contraires  
Nous rendent le jouet du sort,  
Doit-on se créer des chimères,  
Que peut-on redouter encor?  
Prévoir le malheur, la misère,  
Du riche n'est pas le défaut;  
L'homme heureux ne réfléchit guère,  
Le malheureux réfléchit trop.

SCENE XI.

ROGER, L'AVOCAT.

L'AVOCAT, *dans la coulisse.*

Ah! nous verrons, nous verrons.

ROGER.

Je crois entendre la voix glapissante de mon très-cher avocat.

L'AVOCAT, *arrivant à pas précipités.*

Ah! mon féal ami, je te cherchais par tout. Je sors du palais; on devait y juger plusieurs causes, mais les avocats n'ayant pas les pièces nécessaires pour les plaider, on a appelé la tienne.

ROGER.

Quoi! mon procès est jugé?

L'AVOCAT.

Oui, mon ami; j'ai parlé, j'ai plaidé comme un dieu; j'ai ravi, j'ai enlevé tout l'auditoire: on croyait entendre un nouveau *Démosthène!*

ROGER; *vivement.*

Ainsi, mon ami, tu as . . . . .

L'AVOCAT.

Air : *J'avais trouvé l'âne.*

J'ai perdu ta cause,  
J'ai perdu ta cause.  
De ton droit, malgré la bonté,  
Mon cher, à l'unanimité,  
J'ai perdu ta cause,  
J'ai perdu ta cause.

ROGER.

Comment ? après avoir ravi . . . enlevé . . .

L'AVOCAT.

C'est l'auditoire dont je te parle ! Mais les juges . . .

ROGER.

Ah ! tu m'aurais bien étonné si tu m'avais appris le gain de mon affaire.

L'AVOCAT.

Tu savais donc que les juges étaient gagnés ? . . .

ROGER.

Non ; je savais seulement que tu me défendais ; ça me donnait un peu d'inquiétude. Au surplus il faut prendre son parti, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

L'AVOCAT.

Non ; certes, ce qu'il y a de mieux à faire, est de replaider, d'attaquer de nouveau.

ROGER.

Eh ! qui donc à présent ?

L'AVOCAT.

Les juges mêmes.

ROGER.

Les juges ?...

L'AVOCAT.

Oui, je veux te venger.

ROGER.

Me venger des juges... Dis-moi ?

Air du *Vaud. de Figaro.*

Avec eux, en récompense,  
T'es-tu long-temps querellé ?

L'AVOCAT.

Tout le temps de la séance  
Aux magistrats j'ai parlé.

ROGER.

Pendant toute une audience,  
A l'entendre être obligé,  
Ah ! je suis assez vengé,  
Oui, je suis assez vengé.

L'AVOCAT.

Tu es toujours trop bon, car enfin, sais-tu comme ces juges se sont conduits, durant mon plaidoyer?

ROGER.

Non, conte-moi ça?

L'AVOCAT.

*Air : Le lendemain.*

Pendant cette audience  
Quelques uns d'entre eux ronflaient,  
Quand je faisais silence,  
Alors ils se réveillaient.  
Mais, hélas! rien ne les touche,  
Ces juges mal-encontreux,  
Dès que je r'ouvrais la bouche,  
Fermaient les yeux.

ROGER.

Ces gens-là ne veulent donc pas perdre de temps?

L'AVOCAT.

Malgré tes plaisanteries je veux ton bien.

ROGER.

Tu n'en seras pas plus riche.

L'AVOCAT.

Et pour te prouver l'amitié que je te porte, je te tiens quitte de mes honoraires, (*S'essuyant le front.*) qui étaient pourtant bien laborieusement gagnés.

ROGER.

Voilà un beau trait.

L'AVOCAT.

Il n'en est pas de même de la justice, elle ne tient quitte de rien, et tu es condamné à payer les frais de procédures.

ROGER.

Ah! mon ami que je dois m'estimer heureux...

L'AVOCAT.

Heureux?

SCÈNE XII.

ROGER, L'AVOCAT, LE COMMISSAIRE.

ROGER, *continuant.*

Oui, je dois m'estimer bienheureux d'avoir la seconde édition de mes œuvres qui pourra me tirer d'un pareil embarras.

LE COMMISSAIRE, *dans le fond du théâtre.*

Ses œuvres?.. Serait-ce l'homme à qui j'ai affaire? Voyons. (*Il s'avance.*) Est-ce à M. Roger-de-Collerye, surnommé Bontems, que j'ai l'honneur de parler?..

ROGER.

A lui-même , monsieur.

LE COMMISSAIRE.

De par le roi François Ier...

ROGER , à l'avocat.

François Ier. ? ( *Au Commissaire.* ) Vous ne pouviez vous annoncer sous de plus heureux auspices ; je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement ce prince , mais..

Air : aussitôt que la lumière.

On connaît le caractère,  
Le cœur du chef des Français,  
Chacun connaît dans la guerre  
Sa valeur et ses succès ;  
Et , bien des rois qu'on renomme,  
Et qui ne disent plus mot ,  
Sans avoir vu ce grand homme  
Ne le connaissent que trop.

L'AVOCAT , LE COMMISSAIRE , ROGER , reprennent ensemble.

Oui , bien des rois , etc.

LE COMMISSAIRE :

Monsieur , tous ses sujets pensent comme vous. ( *A part.* ) Il me paraît un brave , et cette figure ouverte me revient tout-à-fait.

L'AVOCAT , *bas à Roger.*

Heureux coquin ! je parierais qu'il t'apporte un brevet de pension de la part de ce protecteur des arts.

ROGER , *bas à l'avocat,*

Tu crois ? . . . eh ! bien , sur ma parole , je ne le refuserais pas.

LE COMMISSAIRE , à part.

Je ne sais comment lui apprendre . . .

ROGER.

Enfin , monsieur , que peut me vouloir sa majesté ?

LE COMMISSAIRE.

Monsieur , le roi a beaucoup entendu parler de vos poésies , dont le succès est complet dans la capitale.

L'AVOCAT , *bas à Roger.*

Ne te l'avais-je pas prédit ? nous y voilà.

ROGER.

Eh ! quoi , monsieur , le roi , au milieu d'une cour brillante , entouré d'une si grande quantité d'écrivains célèbres , aurait pu jeter un coup-d'œil sur moi , faible rimeur.

## LE COMMISSAIRE.

Monsieur ,

Air : *J'ai marié ma fille en Perse.*

Le talent laisse une trace,  
 Vous serez long-temps cité,  
 Tandis qu'un auteur sans grace,  
 Est bientôt mis de côté,  
 Son ouvrage passe, passe, passe,  
 Et le vôtre passe.... à la postérité.

R O G E R.

Ah ! Monsieur . . .

LE COMMISSAIRE.

D'après un rapport fait à sa majesté, par son parlement,  
 sur la licence de votre ouvrage . . . . .

R O G E R , à part.

Aie, aie, aie.

LE COMMISSAIRE.

Je viens en son nom m'opposer à la publication de la  
 seconde édition.

R O G E R.

Il est vrai, monsieur, que je me suis bien permis  
 quelques petites choses. mais voici mes nouveaux cahiers,  
 veuillez les parcourir, et après votre examen, je me con-  
 formerai aux volontés du roi, si vous le jugez nécessaire.

(*Le Commissaire prend les cahiers et va s'asseoir de l'autre  
 côté du théâtre.*)

L'AVOCAT.

Que parles-tu de se conformer ? non de par tous les  
 diables, non. Nouveau motif à procès ; cause sans égale,  
 de laquelle je me charge ; elle t'assure une fortune bril-  
 lante, et à moi une réputation colossale ; tel on vit jadis  
*Cicéron*, plaider pour le poète *Archias.*, tel on me verra  
 plaider pour le docte Roger de Collerye, je crierai à  
 l'injustice, j'attaquerai, je fulminerai contre le parle-  
 ment, et je ferai condamner le parlement par le parle-  
 ment même.

R O G E R.

Dieu m'en garde, tu ne saurais me convaincre par ce  
 ton persuasif, je renonce aux procès pour toujours, je suis  
 content, je ne veux pas être une seconde fois condamné  
 aux frais et dépens, le roi peut dormir tranquille il n'au-  
 ra pas Roger-Bontems pour partie adverse.

L'AVOCAT.

Je veux plaider ça ; je te défendrai malgré toi.

SCENE XIII.

ROGER, L'AVOCAT, LE COMMISSAIRE,  
L'HUISSIER, UN CLERC D'HUISSIER.

L'HUISSIER, *à la cantonade.*

Arrivez, arrivez donc, voilà sa maison! . . .

ROGER.

Que me veut cette triste figure ?

L'HUISSIER.

De par le roi . . .

ROGER.

Vive dieu, comme le roi s'occupe de moi aujourd'hui!

L'HUISSIER.

Je viens saisir au nom de Maître Armand-de-Giverlay.

LE COMMISSAIRE, *lisant.*

Ce début est très-heureux.

L'AVOCAT.

Un moment, je demande la parole.

L'HUISSIER.

Monsieur, je n'écoute rien.

Air : *Gai, Coco.*

N'échauffez point ma bile,  
Par un discours stérile,  
La plainte est inutile,  
J'arrive pour saisir.  
Quand il faut que j'opère,  
Jamais je ne diffère,  
Et, monsieur, même un frère  
Ne saurait m'attendrir.  
D'un logis, quand j'emporte  
Les meubles qu'il comporte,  
La femme à moitié morte,  
Peut pleurer, peut crier,  
Ma foi, peu m'importe,  
Moi, je suis huissier. ( bis. )

ROGER.

Ah! c'est une galanterie du voisin.

L'AVOCAT.

Voyons, voyons si toutes les formalités sont remplies.  
Oui, ma foi, mon ami, tu ne peux pas t'opposer à ce  
qu'on enlève tes meubles aujourd'hui; mais demain. . .

ROGER.

C'est fâcheux, voilà ma maison dégarnie; mais tiens,  
au bout du compte il n'y a pas grand mal, mes meubles  
étaient gothiques.

L'AVOCAT.

Comment? tu prends cela aussi gaiment?

ROGER.

Il y a deux manières de se consoler.

*Air : C'est la petite Thérèse.*

La bonne humeur , la richesse ,  
Consolent de tous les maux ,  
Cependant , je le confesse ,  
Si l'on en faisait deux lots ,  
Et qu'il me fallut élire ,  
Bonne humeur , serait le mien :  
Le bien ne nous fait pas rire ,  
Et le rire fait du bien.

Allons , monsieur l'huissier , vous pouvez tout emporter.  
( *Observant qu'il s'essuie le front.* ) Eh ! mais , mais , mon  
ami , vous me semblez avoir bien chaud , si vous vous  
reposiez un peu ; si vous preniez d'abord un verre de vin  
avec moi ?

L'HUISSIER.

Monsieur plaisante-t-il ? je n'accepte rien.

ROGER.

*Air : La Boulangère.*

Ami , ne faites pas le fier ,  
Et prenez sans attendre ,  
D'où provient ce refus amer ,  
L'usage est de se rendre .  
Refuser n'aurait pas bon air ,  
L'huissier doit toujours prendre , mon cher ,  
L'huissier doit toujours prendre .

*Même air.*

A recevoir ce qu'on vous sert ,  
Vous devez condescendre ;  
Si le régal vous est offert ,

( *Faisant le geste des coups de bâton.* )

Je crois qu'il faut vous rendre ,  
Refuser n'aurait pas bon air ,  
L'huissier doit toujours prendre , mon cher ,  
L'huissier doit toujours prendre .

L'HUISSIER , à part.

Cela ne peut pas avoir de suite , je n'en ferai pas moins  
ma besogne après , prenons toujours ; vous le voulez ?...  
( *Il accepte le verre.* )

ROGER.

A la bonne-heure , c'est ça , mon camarade , je ne  
vous en veux pas , moi , vous faites votre métier , à  
votre santé.

L'HUISSIER.

Allons , à la votre , monsieur.



ROGER.

Ma foi je n'ai qu'un regret . . .

L'HUISSIER.

Lequel, monsieur ?

ROGER.

C'est de songer à toute la peine que vous allez prendre pour transporter mes meubles chez le voisin ; c'est vraiment dommage que ma maudite goutte m'empêche de vous donner un coup de main.

---

SCENE XIV.

Les Précédens, ARMAND et VICTOR, au fond du théâtre.

ARMAND, à l'Huissier.

Qu'aperçois-je ? qu'est-ce que cela veut dire, est-ce ainsi que vous faites votre devoir ?

ROGER.

Vous voyez, monsieur le conseiller, comme je reçois les gens que vous m'envoyez.

L'AVOCAT.

Quoi ! monsieur Armand, c'est vous qui attaquez ce brave Roger-Bontems ?

ARMAND.

Mélez-vous de vos affaires.

L'AVOCAT.

Je le défens et je saurai au palais vous prouver...

ARMAND.

Eh ! monsieur, prouvez du bon sens, voilà dix ans que nous en attendons de vous.

LE COMMISSAIRE, lisant.

Que de grâce dans ce dialogue.

L'AVOCAT.

Ah ! vous le prenez sur ce ton, eh ! bien j'en appelle à ces messieurs, ils sont témoins de l'insulte que vous vepez de me faire, et je vais vous intenter un procès, en dommages et réparations.

ARMAND.

Monsieur l'huissier, entrez dans cette maison et faites votre devoir.

L'AVOCAT, suivant Armand.

Je ne vous quitte pas.

( Ils entrent tous les trois chez Roger. )

SCENE XV.

ROGER, LE COMMISSAIRE, ADELE, VICTOR,  
*au fond du théâtre.*

ADELE.

Ah ! mon dieu, mon dieu, mon oncle, on va emporter vos meubles, qu'est-ce que cela veut dire ?

ROGER.

Tranquillise-toi, mon enfant, ce n'est rien.

ADELE, à Victor.

Ah ! M. Victor, c'est cependant votre père, qui cause toutes ces peines à mon bon oncle, c'est bien mal.

VICTOR.

Je viens d'apprendre cela à l'instant ; M. Roger, c'est en vain que j'ai sollicité mon père . . .

ROGER.

Je connais ton cœur, mon ami, je connais aussi vos sentimens, mes enfans, et si ça ne dépendait que de moi, vous seriez heureux.

ADELE et VICTOR.

*Air : Muse des bois.*

Quand à la fois, tout le quitte sur terre,  
Il reste, au moins, à Roger ses enfans,  
Unissez-nous, et dans une chaumière  
Dérobons-nous aux rigueurs des méchans.  
Là, loin des grands qu'en vain le pauvre implore,  
Nous passerons tous trois des jours contents,  
Et le bonheur, la paix de notre aurore  
Embelliront le déclin de vos ans.

ROGER.

Tout cela s'arrangera.

SCENE XVI.

Les Précédens, ARMAND, L'AVOCAT,  
L'HUISSIER.

ARMAND, d'un ton en colère à Victor.

Quoi, monsieur, encore ici, malgré ma défense ?

VICTOR et ADELE.

Mon père ! . . .

Monsieur ! . . .

ARMAND.

Je n'écoute rien. (*Montrant le siège sur lequel est assis le commissaire.*) Monsieur l'huisier, emparez-vous encore de ce dernier meuble qui m'appartient aussi.

L'HUISSIER, *au commissaire.*

Monsieur, permettez ? ( *Il prend le siège.* )

LE COMMISSAIRE.

Mais , mais , mais quel est donc ce grossier personnage ?

L'AVOCAT.

Quelle incivilité , quelle horreur ! quelle infamie , c'est une injustice , c'est criant !

ARMAND.

Pas tant que vous , Monsieur l'avocat.

L'AVOCAT.

Ah ! c'est trop fort.

L'AVOCAT, *seul.*

*Air : du Vaud. de Bancelin.*

Voyez donc

Quelle arrogance ,

Vit-on

Pareille insolence ?

Mais bientôt mon éloquence

Changera ce ton.

T O U S.

LE COMMISSAIRE.

Voyez donc

Quelle impudence ,

Vit-on

Pareille insolence ?

D'une telle impertinence

Qu'elle est la raison ?

ARMAND, L'HUISSIER.

Voyez donc

Quelle insolence ,

Vit-on

Pareille impudence ?

D'une telle impertinence

Nous aurons raison.

ADELE ET VICTOR.

Voyez donc

Quelle démençe ,

Vit-on

Pareille imprudence ?

De ce bavard l'éloquence

Eloigne un pardon.

R O G E R.

Messieurs , calmez-vous ,

Mes meubles ne m'importent guère ,

Emportez-les tous

Sans vous mettre en courroux.

V I C T O R.

Calmez-vous , mon père.

ADELE et ARMAND.

Soyez moins sévère.  
Craignez ma colère.

L'AVOCAT.

Craignez un procès.

ARMAND.

J'en crains peu les effets.

TOUS, *excepté Roger.*

Voyez donc, etc.

---

SCENE XVII.

Les Précédens, ELOI.

ELOI, *accourant tout effaré.*

Ah! monsieur, monsieur, nous sommes perdus, où fuir? où nous cacher? sauvons-nous, c'est le plus sur.

ARMAND.

Comment, comment, que veux-tu dire, explique toi?

ELOI.

Ah! monsieur, vous savez bien que nous avons refusé ce matin, d'ouvrir notre porte à la fête; eh bien, monsieur, les fous en ont parlé tout-à-l'heure à l'assemblée, puis ils ont ouvert un gros livre dans lequel ils ont vu qu'ils pouvaient venir piller votre maison, et les voilà qui viennent armés de haches.

ARMAND.

Armés de haches! serait-il possible?

ELOI, *apercevant Roger.*

Ah! Monsieur de Roger - Bontems, je suis bien votre serviteur, vous avez été nommé président de la société.

TOUS.

Président!...

ROGER.

Ma foi, je crois pouvoir mériter cet honneur.

Air: *L'azile aux Muses consacré.*

L'homme qui n'a dans son chemin,  
Pour compagnon que l'espérance,  
Qui va toujours gaiement son train,  
Malgré le besoin, la souffrance;  
Qui du sort brave enfin les coups,  
Doit obtenir dans tous les âges,  
Un tabouret parmi les fous,  
Un fauteuil au milieu des sages.

ELOI, *revenant du fond du théâtre.*

Ah! miséricorde, ils ne sont plus qu'à deux portées de fusil.

ARMAND, *tout tremblant.*

Allons, c'en est donc fait de nous.

VICTOR.

Mon père, ne suis-je pas près de vous ?

ROGER.

Bien, jeune homme. Voisii, j'aurais bien quelques légers reproches à vous faire ; mais j'oublie tout, je veux vous tirer de là.

ELOI.

Ah ! monsieur de Roger-Bontems, je disais encore ce matin que vous étiez un bien digne homme.

ROGER.

Entrez dans ma maison, et reposez-vous sur moi.

TOUT LE MONDE.

Que va-t'il faire ?

( *Armand entre dans la maisonnette de Roger, et regarde sur la place par une petite fenêtre, Eloi est en dehors, près de la croisée, tous deux sont tremblans.* )

ROGER.

Que dit-il donc, je ne vois que des femmes. Toi, Adèle, viens avec moi. ( *Il entre dans l'hotel d'Armand avec sa nièce.* )

---

SCENE XVIII et dernière.

Les Précédens, LES FEMMES, *apportent un coussin sur lequel est la décoration destinée au président, et entrent en chantant.*

CHOEUR :

Air : *Et gai, gai, mon officier.*

Et, gai, gai, gai, que par nos chants,  
Ce jour soit remarquable,  
De la gaité que les accens  
Prônent Roger-Bontems.

Ce choix sera durable,  
Portons en à l'instant  
Cette marque honorable  
Au nouveau président.

( *Ils reprennent.* )

Et, gai, gai, gai, etc.

ELOI, à *Armand qui est dans la maison.*

Monsieur, monsieur, n'ayez pas peur, ce ne sont que des femmes.

( *Au même instant les Fous arrivent armés de haches.* )

LES DEUX PREMIERS FOUS.

D'un faux frère, pour tirer vengeance,  
Il faut réunir tous nos efforts.

CHOEUR.

D'un faux frère, etc.

LES DEUX PREMIERS FOUS.

Punissons son insolence,  
Vous connaissez tous ses torts.  
Vengeons le corps.

CHOEUR.

Punissons, etc.

( *Ils frappent à coups de haches à la porte de la maison.* )

ROGER, sortant de l'hotel d'Armand.

Eh ! bien, messieurs, à qui en avez vous ? pourquoi ce tumulte, un jour de fête ?

LES DEUX PREMIERS FOUS, avec étonnement.

Roger-Bontems ?

LES FOUS.

Notre président ! ( *Les femmes décorent Roger.* )

ROGER.

Vive dieu ! messieurs, je ne préside que parmi les enfans de Comus et de la Folie.

PREMIER FOU.

Nous espérons cependant que notre président va se mettre à notre tête, pour nous venger d'un traître, et détruire cette maison.

ROGER, à part.

Je ne vois qu'un moyen de la sauver. ( *Haut.* ) Un moment, messieurs, cette maison m'appartient.

PREMIER FOU.

A vous ?

ARMAND.

Comment, à lui ?

E LOI.

Chut.

ROGER, gaîment.

Oui, messieurs, je viens de l'échanger pour la mienne, avec le conseiller Armand, et pour vous en donner la preuve, tenez, c'est qu'au moment où vous arriviez, il allait y faire honnêtement transporter mon mobilier

ARMAND.

Oh ! le menteur.

E LOI.

Chut.

ROGER.

Mais si vous voulez prendre les meubles de celle-là, ( *désignant sa maison.* ) vous en êtes bien les maîtres.

DEUXIEME FOU.

Il faut nous venger , mettons-y le feu tout bonnement.

LE CHOEUR.

Oui , oui , mettons-y le feu.

ARMAND.

Je grille d'en être dehors.

ELOI.

Tenez-vous tranquille.

ROGER , à part.

Diab!e , ma maison. ( *Haut avec dignité.* ) Un moment ; comme votre président j'ai une grace à vous demander.

LE CHOEUR.

Nous n'avons rien à refuser à Roger-Bontems.

ROGER.

Mes amis , ma nièce est aimée de Victor , fils d'Armand , qui n'est en aucune manière responsable des torts de son père envers vous ; nous devons marier nos enfans aujourd'hui . . . . .

ARMAND.

Mais qu'est-ce qu'il dit donc là ?

ELOI.

Taisez-vous donc ; vous allez nous découvrir. Laissez faire monsieur de Roger-Bontems.

ROGER.

Nous leur avons donné mutuellement tous nos biens , cela serait faire tort à ma nièce que de la priver de ceux de son mari , et j'espère . . . . .

LE CHOEUR.

C'est différent.

ROGER.

Pour vous prouver que je ne vous en impose pas , je vais vous le faire dire par le conseiller , lui-même. ( *Il va jusqu'à la porte de sa maisonnette ; aux Fous.* ) Vous me promettez d'oublier tout ressentiment ?

LE CHOEUR.

Nous le promettons.

ROGER.

Eh bien , monsieur le conseiller , n'est-il pas vrai que nous avons troqué nos maisons , et consenti au mariage de nos enfans ?

ARMAND.

Mais , mais , mais . . . . .

ELOI.

Consentez donc vite , ou nous sommes flambés.

ARMAND.

Je ne le sens que trop , cependant ce mariage ne peut me convenir.

ELOI.

Il faut bien en passer par là car nous sommes cernés de tous côtés. ( *Sortant de la cachette.* ) Oui , oui , messieurs , j'ai été moi même témoin de ces deux affaires-là.

ARMAND.

Ah ! mon dieu ! mon dieu , il m'abandonne ; oui , messieurs , tout cela est convenu entre nous. ( *A part.* ) Que le diable emporte la circonstance.

ROGER.

Touchez-là , mon voisin. ( *A Eloi.* ) Quant à toi , vieux Cerbère , je ne t'en veux pas non plus.

ELOI , à part.

Vieux Cerbère. ( *Haut.* ) Vous êtes bien bon , monsieur , de Roger-Bontems.

ROGER.

Vous , mes enfans , soyez heureux , je vous ai tout donné , il ne me reste rien , mais je suis satisfait , puisque j'ai assuré votre bonheur.

ADELE.

Ah ! mon oncle !

VICTOR.

On reconnaît bien là Roger.

ROGER.

Allons , mes amis , vive la joie ! et pour terminer dignement la journée , que l'on monte de cette cave , ( *Montrant l'hôtel d'Armand.* ) Deux pièces du meilleur vin.

L'HUISSIER.

Voilà un brave.

ELOI , à part.

Ce vin là ne lui coûte pas cher.

LE COMMISSAIRE , à Roger.

Je vous remets vos cahiers , monsieur , je n'y ai rien trouvé de répréhensible , publiez votre seconde édition , l'empêcher de paraître , serait retenir captifs l'esprit et la grace.

L'AVOCAT , à Roger.

Mon ami , tout te réussit , il n'y a plus que ton procès ; mais , tout-à-l'heure il vient de me venir une idée sublime , demain j'en appelle , et entre mes mains....

ROGER , l'interrompant.

N'en parlons plus.



VAUDEVILLE.

Air du Vaudeville des Innocens.

V I C T O R .

Eh ! vivent les Roger - Bontems !  
Gaité , franchise ,  
Est leur devise ;  
Pour égayer tous les instans ,  
Rien n'est tel qu'un Roger - Bontems...

T O U S .

Eh ! vivent , etc.

R O G E R .

Une belle à regret ,  
Et seulement par politesse ;  
Dans son salon admet  
Un petit maître bien fluet ;  
Mais en femme de bon sens ,  
On voit la petite maîtresse ,  
Au boudoir , de temps en temps ,  
Faire entrer un Roger - Bontems.

T O U S .

Eh ! vivent , etc.

L' A V O C A T .

Pour un court entretien ,  
Que Tarquin eut avec Lucrece ,  
Lucrece fit si bien  
Que l'on détrônât ce vaurien.  
Mais quant à moi , je pretends  
Qu'elle aurait fait moins la diablesse ,  
S'il eut dans ce peu d'instans ,  
Agi comme un Roger - Bontems.

T O U S .

Eh ! vivent , etc.

E L O I .

Je vis dans le repos ,  
Je sable Champagne et Bourgogne ,  
Si j'ai quelques défauts ,  
C'est d'ignorer ce que je vauz ;  
Car s'il ne faut on tout temps ,  
Qu'être un paresseux , un ivrogne ,  
Sans vanité v'la long-temps ,  
Que je suis un Roger - Bontems.

T O U S .

Eh ! vivent , etc.

**ARMAND**, *s'avançant pour ne pas être entendu des autres personnages en scène.*

Je perds-là mon argent,  
Et cela ne me fait pas rire;  
Mais je veux cependant  
Vous donner un avis prudent;  
Vous voyez bien comme Armand,  
Dans ce moment, messieurs, s'en tire...  
Ne prêtez en aucun temps  
Votre bourse aux Roger-Bontems.

**A D E L E**, *au Public.*

Roger à l'avenir,  
Verrait s'embellir sa carrière,  
Si l'on pouvait guérir  
La goutte qui le fait souffrir.  
On parle bien d'un savant,  
Qui prétend qu'avec de l'eau claire,  
Il fera dorénavant  
Marcher les goutteux lestement;  
Mais mieux que tous ses verres d'eau,  
Le moindre brave  
Du parterre,  
Pourrait faire  
Encor long-temps,  
Rire et marcher Roger-Bontems.

T O U S.

Maia mieux, etc.

**F I N**